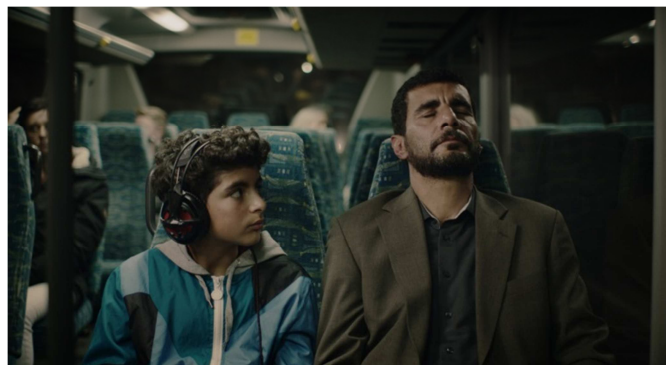


Dossier pédagogique



Séance Collèges 4^{ème} – 3^{ème}

Le père d'Adnan (Abu Adnan)



Wardi (The Tower)



Sommaire

Le père d'Adnan

Présentation
Générique
La réalisatrice
Le choix du comité

Wardi

Présentation
Générique
Le réalisateur
Entretien

Un dossier proposé par  CEMÉA

Films en catégorie Jeune Public (collèges) - 14^e Festival international du Film d'Education

Le père d'Adnan / Abu Adnan

Sylvia Le Fanu / 2017 / Danemark / 25 minutes / fiction

immigration – intégration – relation père-fils

Synopsis

Sayid, un médecin syrien, vient d'obtenir son permis de séjour au Danemark. Il commence sa nouvelle vie dans la campagne danoise avec son fils Adnan. Mais en plus d'apprendre une nouvelle langue, il doit veiller à conserver le respect de son enfant, alors que ce dernier semble s'adapter plus rapidement que lui.



Générique

Casting : Salim Assi, Jihad Assi, Adam Brix et Mette Alvang

Réalisation : Sylvia Le Fanu

Scénario : Mads Lind Knudsen, Sylvia Le Fanu

Production : Sune Wahl

Directeur de la photographie : Emil Aagaard

Son : Patricio Pock-Steen Fraile

Montage : Tue Sten Eskildsen

Distribution : Aug & Ohr

La réalisatrice



Née en 1990 à Londres, **Sylvia Le Fanu** a déménagé au Danemark en 1993 avec ses parents, qui travaillaient à l'European Filmcollege à Ebeltoft. Elle fait des études cinématographiques à l'université de Copenhague puis dirige à partir de 2015 des étudiants à 18Frames, une école indépendante de cinéma à Funen. « Le père d'Adnan » est un projet de milieu d'année. Depuis 2017, elle dirige des étudiants à la Norwegian Filmschool.

Filmographie

2017 MEENA (série télé)

2017 ABU ADNAN (court métrage)

2015 PÅ HØJE TID (court métrage)

Rencontre avec la réalisatrice

Adnan et son père sont-ils inspirés de personnes que vous avez rencontrées, d'histoires vécues ?

En fait, je me suis inspirée de mon vécu au Danemark avec des parents étrangers. Je sais ce qu'on ressent quand on a des parents différents des autres, et j'imagine que ça a dû être très dur pour eux de « montrer l'exemple » alors qu'ils se heurtaient à une langue et des mœurs étrangères. Avec Mads, mon coscénariste, dès qu'on a commencé à développer cette idée et entamé nos recherches, on s'est rendu compte que beaucoup d'étrangers se reconnaissaient dans cette histoire. Sayid (le père) et Adnan sont donc inspirés de l'histoire de beaucoup de gens. Quant à la relation entre les deux personnages, elle est rendue très authentique par le lien très fort qui unit Salim et Jihad, qui sont père et fils dans la vraie vie.

Beaucoup de films sur des réfugiés qui recommencent à zéro dans un pays étranger évoquent les obstacles logistiques ou l'hostilité qu'ils rencontrent. Pourquoi avez-vous préféré raconter l'histoire d'une relation père-fils ?

Je ne voulais pas faire un film sur « eux » et « nous ». Je voulais plutôt me pencher sur les conséquences d'un déménagement à l'étranger sur les rouages de la famille : l'autorité naturelle d'un parent est mise à rude épreuve à cause de la barrière de la langue et des différences culturelles. La relation de pouvoir s'inverse car les enfants s'intègrent souvent plus rapidement. J'ai trouvé qu'il était important d'évoquer cette question sans porter de jugement et de montrer que bien que chacun y mette du sien (y compris les institutions danoises, représentées par le professeur), cette rencontre interculturelle n'est jamais facile, à cause de tous les malentendus et de nos préjugés (aussi inconscients soient-ils) contre les personnes différentes de nous.

Comment avez-vous trouvé les acteurs qui jouent Adnan et son père ?

Dès le départ, je voulais trouver des personnes « authentiques » pour incarner Sayid et Adnan, car c'était le seul moyen pour qu'une jeune femme occidentale comme moi parvienne à raconter cette histoire avec justesse. J'ai passé en revue une vingtaine de candidats, puis une copine qui m'aidait pour le casting m'a présenté Salim et Jihad. Elle savait que le jeune Jihad souhaitait devenir acteur, et pour lui rendre service, Salim (le père, qui est peintre) s'est laissé tenter par l'aventure ! J'ai tout de suite su que je les voulais, et après une brève séance d'impro, je leur ai proposé les rôles.

De quoi avez-vous envie de parler dans vos prochains films ?

Pour l'instant, mon thème de prédilection reste l'impact de la rencontre interculturelle (et des différences) sur la vie des gens, comme dans Le Père d'Adnan, et l'importance des sentiments d'identité et d'appartenance pour éviter la mise à l'écart et la solitude. Pour moi, c'est à l'intérieur de la famille que l'on trouve la matière la plus intéressante pour ce thème – et pour presque tous les thèmes, d'ailleurs.

Y a-t-il des libertés que le format court métrage vous a apportées en particulier ?

Pour moi, le court métrage est une plateforme qui permet d'expérimenter des thèmes, d'explorer différentes approches artistiques, de faire des essais. Le format court n'est pas soumis à autant de conventions que le long métrage et il y a plus de place pour la liberté et l'expérimentation. Dans un format court, on raconte une histoire en se concentrant sur la magie du moment, sans en intellectualiser la structure ou l'intrigue.

*Propos recueillis sur le blog du Festival du court métrage à Clermont Ferrand
<http://labrasserieducourt.com/abu-adnan/>*

Festivals

2017

Festival international du film d'Odense, Danemark (International & National competition, European premiere) - **prix du public et du jury jeune**

Bucharest ShortCut CineFest, Roumanie (official selection)

Bucharest International Film Festival (BIFF), Roumanie (official selection) – **nommé au prix du meilleur film d'école et du meilleur acteur masculin.**

2018

40e Festival international du Court-Métrage à Clermont-Ferrand, France (international competition)

International Film Festival for Women, Social Issues, and Zero Discrimination, Jakarta, Indonésie (official selection)

Atlanta Film Festival, États-Unis (international competition)

40th Festival du film court en plein air de Grenoble, France (official selection)

Indy Shorts Int'l Film Festival, Indianapolis, États-Unis (official selection) – **Prix du meilleur court métrage de fiction**

9th FICBUEU International Short Film Festival, Espagne (official selection)

41st Lucas Int'l Festival for Young Film Lovers, Allemagne (official selection)

7th Jozi Film Festival, Sandton en Afrique du Sud (official selection) – **Mention spéciale**

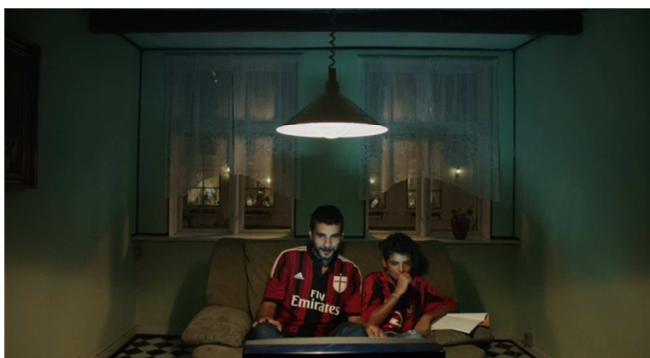
27th Festival international Séquence Court-métrage à Toulouse, France (official selection)

14th Rolan International Film Festival for Children and Youth, Arménie (official selection)

Global Migration Film Festival, à travers le monde (official selection)

Le choix du comité

« Sayid est syrien, il vient d'obtenir son permis de séjour au Danemark. L'adaptation dans cette nouvelle vie n'est pas simple : barrière de la langue, rupture culturelle, pas d'emploi. Son fils, Adnan, semble s'adapter et trouver plus facilement ses repères que son père. Très vite, une tension s'installe entre le père et le fils, on les sent proche d'une rupture... Finalement, le dénouement est heureux. Le père accepte de comprendre et d'entendre les doléances de son fils : être et faire comme les autres enfants de son village.



Ce film raconte une belle histoire entre un père et son fils, la complicité, le partage, le bonheur d'être ensemble. Mais ils sont, tous les deux, très vite rattrapés par la réalité car tous les deux sont confrontés à une même problématique, celle de s'intégrer et sortir de l'isolement. Ce film est un message d'espoir qui prouve que tout est possible à force de temps et de bienveillance. »

*Véronique Chane Fo
Membre du comité Jeune Public*

Wardi / The Tower

Mats Grorud / 2018 / Suède, Norvège, France / 80 minutes / animation

transmission – famille – migration

Synopsis

Wardi, une petite Palestinienne de onze ans, vit dans un camp de réfugiés au Liban où elle est née. Lorsque son arrière-grand-père Sidi lui donne la clé de sa vieille maison de Galilée, elle craint qu'il n'ait perdu l'espoir de retourner un jour chez lui. Elle part alors en quête de l'espoir perdu de Sidi et remonte l'histoire de sa famille, d'une génération à l'autre.



Générique

Réalisation : Mats Grorud

Scénario : Mats Grorud, Trygve Allister Diesen, Ståle Stein Berg

Direction artistique : Rui Tenreiro

Musique : Nathanaël Bergèse

Supervision de l'animation en volume : Pierre-Luc Granjon

Studio d'animation : Foliascope

Supervision de l'animation en 2D : Hefang Wei

Prise de vues : Sara Sponga / Nadine Buss

Montage : Silje Nordseth / Carsten Meinich / Anders Bergland / Margrete Vinnem

Son : Cloudberry ab, par Christian Holm, Erik Bjercknes

Production : Frode Søbstad - Tenk.tv, Patrice Nezan et Laurent Versini Les Contes Modernes, Annika Hellström - Cinenic Film

Distribution : Jour 2 Fête

Le réalisateur

Mats Grorud est un réalisateur et animateur norvégien. Il a déjà réalisé deux courts métrages et travaillé en tant qu'animateur sur plusieurs longs métrages, documentaires et vidéoclips. Quand il était enfant, sa mère travaillait comme infirmière dans des camps de réfugiés au Liban. Dans les années 1990, Mats était étudiant à l'université américaine de Beyrouth, au Liban, et donnait des cours d'anglais et d'animation dans le camp de réfugiés de Burj El Barajneh. Il a écrit le scénario de

son premier long métrage, Wardi, en s'appuyant sur les témoignages de réfugiés et sur sa propre expérience.

Filmographie

2009 SANTA KLAUS, court métrage coréalisé avec Robin Jensen.

2008 MY GRANDMOTHER BEJING, court métrage.

2005 Animation de ASYLUMSEEKERS, court métrage réalisé par Kaja Polmar.

2005 Animation de LES CONTES DE GRAND-PAPA, long métrage réalisé par Pjotr Sapegin.



Entretien avec Mats Grorud

© Dossier de presse Jour2fête

D'où vient l'idée de ce film ?

Ma mère a travaillé comme infirmière au Liban pendant la guerre, dans les années 1980. Quand elle est rentrée en Norvège, elle nous a raconté la vie des enfants dans les camps. Elle nous a dit qu'un jour, la paix reviendrait et que nous irions tous ensemble là-bas. En 1989, nous avons déménagé au Caire. J'avais 12 ans et j'ai été scolarisé dans une école égyptienne avec ma petite sœur. Je me souviens très bien avoir été à Jérusalem et à Gaza au moment de Noël en 1989. Il neigeait et à chaque coin de rue, des enfants palestiniens faisaient le V de la victoire avec leurs mains. Des enfants de mon âge. C'était pendant la première Intifada.

Quelle est votre expérience personnelle du camp de Burj El Barajneh ?

Je me suis rendu au Liban et j'ai visité les camps pour la première fois à la fin des années 90, à l'occasion d'un voyage d'études organisé par le Comité pour la Palestine, une organisation de solidarité pour les Palestiniens installés en Norvège. Cette organisation proposait un programme qui permettait de séjourner dans les camps et de travailler pour des ONG. En 2001, une fois mes études en animation terminées, je suis allé au Liban pendant un an. Je travaillais dans une école maternelle financée par une ONG dans le camp de Burj El Barajneh, à Beyrouth. J'animais aussi des ateliers pour les enfants dans différents camps avec d'autres ONG palestiniennes.

Quand avez-vous pensé faire de ces rencontres un film ?

J'ai commencé à interroger mes amis dans les camps, les questionnant sur leur vie et leur parcours :

d'où venaient-ils ? Quelles étaient leurs histoires ? Comment vivaient-ils aujourd'hui et quelle était leur vision de l'avenir ? À partir de ces entretiens, j'ai travaillé sur un documentaire à propos du camp intitulé *Lost in time, lost in place*, tout en continuant à chercher un moyen de raconter ces histoires. En 2010, j'ai rencontré mon producteur norvégien, Frode Søbstad, et une idée a commencé à prendre forme...



Une idée de film ?

Oui, à travers trois personnages principaux : Wardi, son arrière-grand-père Sidi et le mystérieux Pigeon Boy. Je souhaitais créer un lien entre la nouvelle et l'ancienne génération. Parmi les personnes expulsées de Palestine en 1948, de moins en moins sont encore en vie, il ne fallait plus tarder. Au départ, nous voulions réaliser un court métrage, mais au fur et à mesure que le scénario avançait, je souhaitais inclure plus de scènes et de dialogues et mieux montrer la situation des Palestiniens qui vivent dans les camps. Il nous est apparu à mon producteur et moi qu'un long métrage serait plus approprié.

Quels thèmes se sont dégagés du projet ?

Nous souhaitions faire un film sur le passage du temps : le passé, le présent et le futur. Montrer que des enfants sont nés dans ce camp, privés de droits, sous le statut de réfugiés. La citoyenneté libanaise ne leur est pas accordée ; ils ne peuvent donc rien posséder et sont exclus du marché du travail. Ces personnes ont énormément souffert. Elles ont perdu des membres de leur famille ou les ont vus partir dans différents endroits du monde. Elles sont bloquées dans le camp, dans l'attente d'une solution politique. Elles se sentent oubliées. Elles sont réfugiées depuis 1948. La plupart ont encore les clés de leur maison et leur titre foncier. Une décision de l'ONU les autorise à retourner chez elles, mais il leur est impossible de quitter le Liban, sauf si elles se marient avec un étranger ou immigrer illégalement en Europe. Mais je tenais aussi absolument à dépeindre des personnes débordant d'humour, de chaleur et de bienveillance. Je voulais montrer leurs espoirs, qui contrastent avec tout ce qu'elles ont enduré. La vie de ces gens est très dure mais j'ai profité de beaucoup de leur qualité, de leur accueil et de l'inventivité qu'ils déploient pour survivre. Il n'était pas question que ce ne soit pas dans le film !

Dans quelle mesure les histoires et les personnages du film sont-ils authentiques ou biographiques ?

Les personnages sont tous inspirés de mes amis et de leur famille. J'ai relié des commentaires entendus dans le camp à des informations tirées des entretiens que nous avons menés. Certains personnages proviennent d'une source d'inspiration plus directe que d'autres bien sûr. Plusieurs histoires sont racontées sous la forme de flashbacks – elles s'inspirent d'événements réels que j'ai pu lire dans des biographies et des documents d'archives puisant dans l'histoire orale des réfugiés installés dans les camps. Les personnages de Wardi et de son arrière-grand-père, par exemple, sont

très largement inspirés d'une de mes amies, Hanan Bairakji, et de sa relation avec son grand-père. Il est décédé il y a longtemps, mais a permis d'esquisser le personnage de Sidi. J'ai utilisé les gens et leurs histoires comme source d'inspiration ; le film ne donne donc pas une représentation fidèle de personnes ou d'événements réels. Certaines répliques du film sont des citations directes tandis que d'autres s'inspirent des histoires et des détails qui m'ont été racontés. Mon objectif était de réaliser un film qui semble aussi réaliste que possible aux yeux des Palestiniens qui vivent au Liban. Il entremêle différentes personnes, différentes histoires et différentes situations vécues dans le camp.

Comment avez-vous créé l'environnement dans lequel évoluent les personnages ?

Le camp sert de décor au film. Nous avons vu les premières tentes se dresser suite à la Nakba [mot arabe qui signifie « catastrophe » et qui désigne l'exode forcé d'environ 700 000 Palestiniens entre 1947 et 1948] et, depuis, le camp ne cesse de grossir. Nous avons déployé des efforts considérables pour trouver des photos des camps datant des 70 dernières années. J'ai commencé mes recherches en récupérant des photos auprès de ma mère qui a travaillé comme infirmière dans les camps dans les années 80 et au-delà.



Quelles ont été les plus grandes difficultés techniques ?

Il nous a fallu un peu de temps pour trouver comment faire parler les marionnettes et leur faire exprimer des émotions. Après plusieurs essais en Pologne, nous avons finalement fait toute l'animation à Bourg-lès-Valence, au sein d'un grand studio français – Foliascope –, grâce à la société de production française Les Contes Modernes. L'équipe de Foliascope, composée d'animateurs très compétents dirigés par Pierre-Luc Granjon et Hefang Wei, a réalisé l'animation en 2D et l'animation des marionnettes. Nous avons travaillé en collaboration pour fabriquer différentes bouches et des sourcils mobiles en conservant les mêmes visages. Une autre difficulté consistait à associer la technique de la 2D au monde des marionnettes. Il nous a fallu du temps pour déterminer comment procéder, mais avec l'aide du directeur artistique Rui Tenreiro et de l'équipe en France, nous avons finalement trouvé des solutions qui, je l'espère, fonctionnent. Il s'agissait surtout de déterminer à quel moment rapprocher les deux mondes ou, au contraire, rompre le style.

Quelle est la situation des enfants qui vivent actuellement dans le camp ?

Burj El Barajneh abrite quelque 21 000 enfants, soit environ 43 % de la population totale du camp – sans compter les 20 000 réfugiés récemment arrivés de Syrie qui vivent dans un kilomètre carré. Leur situation est donc très problématique. Ils se sentent complètement exclus de la société libanaise et sont « ghettoïsés » dans le camp. Heureusement, le plupart sont néanmoins scolarisés, mais un nombre croissant d'enfants semi-analphabètes décrochent avant le secondaire. Beaucoup optent pour des formations professionnelles. Les enfants ont du mal à étudier, car ils savent qu'ils ne trouveront pas de travail au Liban. Presque tous rêvent de s'installer dans un autre pays ou de rentrer chez eux un jour.